

# LE LUNDI DE LA COMTESSE

Comédie en un acte, jouée pour la première fois à NOHIST,  
le 31 décembre 1874.

---

## PERSONNAGES

BALANDARD.	LORD DUR.
PARASOL.	PITONNET.
BAPTISTE, valet de cham- bre.	MADAME LA COMTESSE DE VALTREUSE.
SAUTELACOU PKOFF.	MARGUERITE, sa fille.
MACROPHYLOS.	MADAME DE SAINT- REMY.
LE NOTAIRE.	OLYMPIA NANTOUIL- LET.
UN COMMISSAIRE DE POLICE.	JAVOTTE, bonne.
LABRANCHE, cocher.	DEUX AGENTS DE POLICE.
BARBILLON, député.	

La scène se passe à Paris en 1874.

---

Un salon avec un autre petit salon au fond. — Piano. — Bougies allumées.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

BAPTISTE, LABRANCHE, JAVOTTE,

Au lever du rideau, tous les domestiques sont assis dans les fauteuils et font salon.

BAPTISTE, lisant le journal.

Citoyens, frères et amis, je passe à la physionomie de la séance d'aujourd'hui dans le *Rouleau Social*, un fameux journal.

LABRANCHE.

Monsieur Baptiste ! que fait le trois pour cent ?

BAPTISTE.

Citoyen Labranche, il baisse toujours, tout va bien... Discours du citoyen... je ne peux pas lire son nom, mais c'est un pur celui-là ! Voyons ! ça doit être dans nos eaux.

On entend un coup de timbre.

JAVOTTE, se levant.

Monsieur Baqtiste, on a sonné.

BAPTISTE, calme.

J'ai bien entendu, je ne suis pas sourd. Asseyez-vous, Javotte, quo personne ne se dérange, nous sommes en comité électoral. (u m.) Citoyens, la question palpitante du jour est tout entière dans le changement de ministère...

LABRANCHE.

Laissez donc la politique et parlons de nos intérêts.

BAPTISTE.

Vous avez raison. Il est temps que les gens de maison soient représentés à la Chambre. Électeurs, je m'adresse à vous Labranche, car mademoiselle Javotte ne jouit pas de ses droits civiques.

JAVOTTE.

Je voterais toujours aussi bien ou aussi mal que vous.

BAPTISTE.

Silence ! fille mineure et rebondie. Électeurs, je me porte donc à la députation, je brigue vos suffrages, les suffrages universaux de tous les larbins de Paris, moi, Baptiste, un larbin comme vous !

LABRANCHE et JAVOTTE, ensemble.

Vive Baptiste !

On entend un second coup de timbre.

JAVOTTE, effrayée.

On sonne encore !

BAPTISTE.

Laissez sonner les intrus, les indifférents !

LABRANCHE.

Votre profession de foi.

BAPTISTE.

En premier lieu, citoyens, j'exige que les maîtres payent régulièrement tous les quinze du mois avec intérêts à six pour cent pour chaque jour de retard ; augmentation de gages *progressif*, bien entendu. De plus, le droit de porter toute la barbe et l'abolition de la livrée. Je demande la liberté des dimanches et surtout des lundis.

LABRANCHE.

Le lundi, c'est le jour de madame la comtesse.

BAPTISTE.

Elle changera de jour.

JAVOTTE.

Et la permission de dix heures tous les soirs.

BAPTISTE.

Vous en abuseriez. Silence ! je vous retire la parole.

JAVOTTE.

Ça, c'est dur pour une femme !

BAPTISTE.

Or donc, citoyens, pour commencer, mettons-nous en grève. Plus d'exploitation des domestiques par les maîtres.

LABRANCHE.

C'est mon opinion. Bravo ! je vote pour le citoyen Baptiste !

JAVOTTE.

Et moi aussi.

LABRANCHE.

Allez donc vous asseoir.

Le timbre résonne pour la troisième fois, puis on entend un coup de sonnette.

JAVOTTE.

Ça, c'est la sonnette de madame,

BAPTISTE, chantant sur l'air de la *Dame blanche*.

Sonnez, sonnez,

Sonnez, cors et musettes,

Tous les larbins sont réunis.

LES AUTRES, en chœur.

Tous les larbins sont réunis.

## SCÈNE II

LA COMTESSE, LES PRÉCÉDENTS.

LA COMTESSE.

Eh bien, Baptiste, voilà trois fois que l'on sonne et vous restez là lisant le journal, tranquille...

BAPTISTE.

Tranquille comme Baptiste.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce à dire ? Vous faites des mots ? Moi-même j'appelle, et personne ne se dérange. Labranche, Javotte, au salon !... C'est de la dernière inconvenance. Qu'est-ce que ça signifie ? Êtes-vous sourds, êtes-vous fous ?

BAPTISTE.

Madame est bien bonne, mais nous nous sommes mis en grève. La société que madame reçoit ne nous

convient pas ; nous voulons une augmentation de salaire.

LA COMTESSE.

Je vous paye déjà trop cher pour ce que vous faites chez moi, animal !

BAPTISTE.

Des gros mots ! En ce cas, madame, payez-nous nos gages. Plus de crédit, plus de livrée ! Voici mes conditions !

LA COMTESSE.

Vos conditions ? Vous osez me faire des conditions à moi, comtesse de Valtreuso ! Dans quel siècle vivons-nous ? Javotte, retournez à votre couture, Labrancho à l'écurie, et vous, Baptiste, allez ouvrir.

BAPTISTE.

La manière de voir de madame n'est pas la nôtre. Nous voulons être payés.

LA COMTESSE

Vous le serez à la fin de l'année.

BAPTISTE.

Les opinions de madame n'étant pas les miennes, j'aurai l'honneur de faire assigner madame.

*Il ôte son habit de livrée et le pose sur un meuble.*

LA COMTESSE, effrayée.

Qu'est-ce que vous faites ? Vous allez vous déshabiller devant moi ?

BAPTISTE.

Je dépouille la livrée de la servitude pour endosser l'habit de la libre pensée. (Montrant le journal et son pantalon.) Le journal, le gilet et le pantalon sont à moi.

LABRANCHE.

Mes opinions me font un devoir de ne pas quitter le

citoyen Baptiste, mon candidat. (Remettant son chapeau galonné et son fouet.) Madame pourra se conduire elle-même.

BAPTISTE.

*Cedant arma togæ.*

JAVOTTE, ôtant son tablier.

Voici mon tablier.

LA COMTESSE.

Mais, coquins, c'est ce soir mon lundi, j'attends du monde, beaucoup de monde... Vous n'allez pas sortir.

BAPTISTE.

On ne sort pas, madame, on s'en va!

L.ABRANCHE.

Rendons-nous au comité, au club, cloub ou cleub!

*Ils sortent avec fierté.*

### SCÈNE III

LA COMTESSE, se laissant tomber sur le canapé.

Je suis stupéfiée, anéantie! Où allons-nous?... La révolution chez moi! j'ai nourri de ma soupe l'hydro de l'anarchie sous la figure de ces valets idiots. (On sonne.) On sonne encore et personne pour ouvrir! Faudra-t-il donc que j'aie moi-même tirer le cordon comme si j'avais encore seize ans... alors que dans la loge de mon père?... Heureux âge, heureux cordon! où êtes-vous?

*Elle reste absorbée.*

### SCÈNE IV

MADAME DE SAINT-REMY, LA COMTESSE

MADAME DE SAINT-REMY.

Bonjour, comtesse, si je sonne, c'est pour la forme, car la porte est toute grande ouverte. Que se passe-t-il chez vous?

LA COMTESSE, se levant.

Ah! c'est vous, chère Saint-Remy! Figurez-vous que tous mes gens sont en délire. Le souffle de la révolution a venté sur eux.

MADAME DE SAINT-REMY.

J'aimerais mieux : le vent de la révolution a soufflé ; mais c'est affaire de goût et de première éducation.

LA COMTESSE.

C'est possible! En attendant, me voilà seule à la maison avec ma fille ; mais elle, vous la connaissez, Marguerite, jamais elle ne consentira à tirer le cordon de personne, elle, fille d'un prince polonais.

MADAME DE SAINT-REMY, à part.

De la Petite Pologne. (haut.) Je comprends sa répugnance. Je venais justement vous parler d'elle.

LA COMTESSE.

Vous avez quelqu'un en vue? dites vite. Asseyez-vous donc.

MADAME DE SAINT-REMY.

C'est un parti sérieux. Un jeune homme de trente-quatre ans, bien conservé, de l'œil, de la dent, du cheveu, des chevaux, un grand nom, un grand train, cinquante mille livres de rentes.

LA COMTESSE.

Cinquante mille livres de rentes! Ah! ma chère! ça remettrait du beurre dans les épinards de mon blason.

MADAME DE SAINT-REMY.

Votre blason? vous voulez rire.

LA COMTESSE.

J'en ai acheté un tout neuf. Est-il noble votre protégé?

MADAME DE SAINT-REMY.

Il doit l'être.

LA COMTESSE.

Et de quoi écarte-t-il ?

MADAME DE SAINT-REMY.

D'azur à boutons d'or.

LA COMTESSE.

Ma fille est à lui ! qu'il vienne !

MADAME DE SAINT-REMY.

Je lui ai dit de venir ce soir.

LA COMTESSE.

Oh ! je suis impatiente de le voir. Et personne pour faire le service, passer les rafraîchissements, annoncer. Voyons, chère belle, vous qui êtes une femme de ressources, procurez-moi un domestique quelconque.

MADAME DE SAINT-REMY.

J'ai votre affaire... Je connais un homme de place qui s'entend très bien aux soirées.

LA COMTESSE.

Vous me sauvez.

MADAME DE SAINT-REMY.

Mais vous savez nos conditions... Marguerite n'est pas bien facile à marier...

LA COMTESSE.

Vous voulez quelque chose ?

MADAME DE SAINT-REMY.

Je veux vous rappeler nos conditions.

LA COMTESSE.

Oui, oui, dix pour cent sur la dot du futur si l'affaire se fait. Eh bien, je ne me dédis pas.

MADAME DE SAINT-REMY.

C'est convenu ! Ah ! à propos, ne pourriez-vous pas me prêter vingt-cinq louis ? j'ai un petit billet à payer demain matin.

LA COMTESSE.

Croyez-vous que je les aie ? Venez ce soir, vous les ferez à la table de jeu. On soupera. Il y aura du pigeon. Allez, chère amie, envoyez-moi votre domestique et votre protégé.

MADAME DE SAINT-REMY.

Pour le domestique, vous l'aurez dans un instant.

LA COMTESSE.

Passez donc en même temps chez mon notaire; qu'il ne manque pas ce soir, je serais bien aise de prendre son avis au sujet de ce mariage.

MADAME DE SAINT-REMY.

C'est une affaire entendue.

LA COMTESSE.

Allez vite ! Je n'ai personne pour ouvrir.

MADAME DE SAINT-REMY.

Eh bien ! si je laissais la porte tout contre... Est-ce que votre maison n'est pas sûre ?

Elle sort.

LA COMTESSE.

Si fait ! ne fermez pas.

## SCÈNE V

MARGUERITE, LA COMTESSE.

MARGUERITE.

Eh bien, mère ! il n'est arrivé personne ?

LA COMTESSE.

Baptiste et les autres ont décampé sous prétexte de politique; mais il s'agit d'autre chose... Un ami de madame de Saint-Remy, un parti splendide se présente ce soir pour vous, le marquis de... de... j'ai oublié de

lui demander son nom, le nom ne fait rien à l'affaire. Enfin c'est un noble, d'azur à boutons d'or; ayez l'air de ne rien savoir. Cinquante mille livres de rente, chevaux, chevaux, des dents, de l'œil, voiture, etc., un grand train. Il est fort bien, la fleur de l'âge, trente-quatre ans. Soyez aimable, prévenante même.

MARGUERITE.

Mère, je ferai de mon mieux.

LA COMTESSE.

Chère enfant! que je t'embrasse! Viens te donner un coup de peigne.

Elles sortent.

## SCÈNE VI

On entend sonner à la porte.

BALANDARD en habit noir, cravate blanche, puis

LA COMTESSE.

BALANDARD.

Puisque personne ne vient m'ouvrir et que la porte est entre-bâillée, je me présente seul. Madame de Saint-Remy n'en finit pas avec ses allées et venues. D'ailleurs elle m'a dit que j'étais annoncé et présenté d'avance. Bel appartement, du luxe. Il paraît que cette comtesse de Valtreuse est un peu originale. Nous allons voir ça. Il ne faut pas la brusquer, m'a dit la Saint-Remy, ne la brusquons point. Mais me marier comme ça, tout de suite, c'est une affaire grave. On dit la jeune fille très bien élevée, très jolie, très riche, la vue n'en coûte rien. Ah! voici la mère sans doute? Madame.

Il salue.

LA COMTESSE, entrant, très préoccupée.

Ah ! vous êtes l'homme envoyé par madame de Saint-Remy.

BALANDARD, à part.

L'homme ! (Haut.) Oui, madame la comtesse, je vous demande pardon si je me présente sans elle, mais elle m'a dit...

LA COMTESSE.

C'est bien, mon ami, vous n'avez pas besoin de présentation.

BALANDARD, à part.

Son ami, elle va vite en familiarité.

LA COMTESSE.

Vous savez ce que vous avez à faire en pareille circonstance.

BALANDARD.

Parfaitement.

Il rit.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous à rire ? (A part.) Quel imbécile ! (Haut.) Allons, passez cette livrée, tenez-vous dans l'antichambre, ouvrez quand on sonnera, demandez les noms et annoncez... puis vous passerez les glaces, les rafraîchissements, le punch... faites vite !

Elle sort

BALANDARD.

Est-ce qu'elle veut me faire jouer une charade ? Qu'est-ce que ça veut dire ? je ne comprends pas... C'est une toquée. Enfin, ça ne fait rien, je veux bien rire aussi. Passons la livrée. (Il endosse l'habit de livrée.) Elle me va ! (On sonne.) Voilà, monsieur, voilà !

Il va ouvrir.

## SCÈNE VII

PARASOL, en habit bleu clair à boutons d'or, BALANDARD,  
puis LA COMTESSE.

BALANDARD.

Qui dois-je annoncer?

PARASOL.

C'est pas la peine, mon garçon, je suis Parasol.

BALANDARD, à part.

Un ami de la maison, probablement.

LA COMTESSE, au fond.

Habit bleu d'azur à boutons d'or... c'est lui! qu'il  
est bien! (A Balandard.) Laissez-nous et occupez-vous du  
service!

BALANDARD.

Bien, madame!...

Il sort.

## SCÈNE VIII

LA COMTESSE, PARASOL, puis MARGUERITE.

PARASOL.

Madame... c'est moi qui... que... madame de Saint-  
Remy.

LA COMTESSE.

Je sais, je sais, monsieur... (Elle lui fait la révérence.)  
Enchantée... trop heureuse...

PARASOL, saluant.

Madame, c'est moi qui.. que...

LA COMTESSE.

Remettez-vous, monsieur, je comprends votre émotion, elle est bien naturelle, une première démarche... mais vous me plaisez... vous avez l'air noble, vous l'êtes, ma fille l'est aussi et nous sommes flattés. Mon Dieu, vous m'excuserez; madame de Saint-Remy m'a bien dit votre nom, mais je l'ai oublié...

PARASOL.

Boniface Parasol. (A part.) J'y comprends rien du tout. (Haut.) Mais enfin, madame, que faut-il faire?

LA COMTESSE.

Soyez aimable, empressé, plaisez, mon cher, plaisez! vous savez mieux que moi comment on s'y prend.

PARASOL.

Oh! madame, je m'entends à tout.

LA COMTESSE.

Parfait! Tenez, voici ma fille. (Bas, à Marguerite qui entre.) Le marquis de Parasol, ton futur. (A Parasol.) Je reviens, menez-moi ça rondement.

Elle sort.

PARASOL, à part.

Que je mène sa fille rondement. Il paraît qu'elle a mauvaise tête. (Haut, à Marguerite qui entre.) Je demande pardon à mademoiselle si j'adresse la parole le premier à mademoiselle, mais la mère de mademoiselle me commande d'être empressé auprès de mademoiselle... Quels sont les ordres de mademoiselle?

MARGUERITE.

Monsieur, je n'ai pas d'ordres à vous donner, c'est à moi d'en recevoir de vous.

PARASOL, à part.

Mais elle n'a pas l'air si terrible. (Haut.) Je vous demande pardon, je suis votre serviteur.

MARGUERITE.

Vous êtes trop aimable, monsieur, et je sens bien que je n'aurai pas de peine à obéir à ma mère.

LA COMTESSE, l'embrassant.

Chère enfant!

PARASOL.

Nous devons l'obéissance à nos parents, mais je voudrais bien savoir par où je dois commencer.

MARGUERITE, baissant les yeux.

Ce n'est pas à moi à vous l'apprendre, monsieur.

PARASOL.

Oh ! j'en sais plus long que mademoiselle, c'est bien sûr ; mais quand on n'est pas au courant d'une maison. Si mademoiselle voulait me montrer le service...

MARGUERITE, à part.

Pauvre jeune homme ! comme il est embarrassé. (Haut.) Vous êtes musicien ? (Allant au piano.) Jouez-moi donc la symphonie en *mi bémol* de Mendelssolin.

PARASOL.

Vous m'excuserez, mais...

MARGUERITE.

Vous ne la savez pas par cœur, je comprends, c'est très difficile. Mais la valse de Faust. Oh ! j'adore la valse... je vous retiens pour la première, tout à l'heure.

PARASOL, à part.

Drôle d'idée !... (Haut.) Je suis aux ordres de mademoiselle.

On sonne.

## SCÈNE IX

BALANDARD, se précipitant au fond, OLYMPIA,

LES PRÉCÉDENTS.

BALANDARD.

Qui dois-je annoncer ?

OLYMPIA, à part.

Tiens ! un nouveau domestique ! (haut.) Annoncez Olympia Nantouillet.

BALANDARD.

Olympia ? un nom aussi joli que la personne qui le porte.

OLYMPIA, à part.

Ce garçon connaît son monde. (haut.) Prenez donc ma pelisse.

BALANDARD.

Tout ce qu'il vous plaira, madame ou mademoiselle ?

OLYMPIA.

Comme vous voudrez.

BALANDARD.

Ah ! très bien. (à part.) C'est-à-dire que je ne comprends pas. (haut.) Et M. Nantouillet ?

OLYMPIA.

Merci, il est mort. (à part.) Est-il bête, ce domestique !

LA COMTESSE.

Oh ! venez vous asseoir, chère belle.

OLYMPIA.

Bonsoir, Marguerite.

MARGUERITE.

Bonsoir, Nantouillette.

Elles s'assoient. On sonne.

LA COMTESSE, à Balandard.

Garçon, allez donc ouvrir et annoncer.

BALANDARD

Oui, madame.

Il va au fond.

PARASOL, à part.

Mais c'est mon service qu'il fait.

OLYMPIA, bas à la comtesse, montrant Parasol.

Quel est ce monsieur ?

LA COMTESSE, de même.

Ma chère, c'est le futur de Marguerite, un homme du monde, le marquis de Parasol, cinquante mille livres de rente.

OLYMPIA.

Elle a de la chance... soignez-le et recevez mes félicitations.

LA COMTESSE.

Comment le trouvez-vous ?

OLYMPIA.

S'il n'avait pas cinquante mille livres de rente, je ne le trouverais pas du tout.

LA COMTESSE.

Pas de bêtises, ma petite ! Il n'est pas pour vos beaux yeux.

OLYMPIA.

Oh ! si je voulais ?...

LA COMTESSE.

Vous êtes fat, ma chère.

On soane.

## SCÈNE X

**BALANDARD**, annonçant successivement à chaque coup de sonnette : **M. PITONNET**, artiste pianiste; **M. BARBILLON**, député; **LE GÉNÉRAL MACROPHYLOS**, ambassadeur grec à la Porte; **LE PRINCE SAUTELACOUPOFF**; **LORD DUR DE BOSTON**.

Les invités vont à tour de rôle saluer la comtesse et se groupent dans les deux salons.

**LA COMTESSE**, à Sautelacoupkoff.

Prince, je veux vous présenter à mon futur gendre, le marquis de Parasol.

**SAUTELACOUPOFF**.

Ah! vous en tenez un enfin! et un marquis?

**LA COMTESSE** présente Sautelacoupkoff à Parasol.

Le prince Sautelacoupkoff.

**SAUTELACOUPOFF**.

Monsieur.

**PARASOL**.

Monsieur. (A part.) On est très poli dans cette maison.

**LA COMTESSE**, à Sautelacoupkoff.

Il a l'air distingué, n'est-ce pas?

**SAUTELACOUPOFF**.

Un ange!

**LA COMTESSE**.

Je pense que vous allez vous tenir un peu!

**MARGUERITE**.

Est-ce que l'on ne va pas danser?

**LA COMTESSE**.

Si fait! Voyons, une petite sauterie. Monsieur Pitonnet, jouez-nous quelque chose.

MARGUERITE.

Un quadrille! (Pitonnet salue et va au piano. — Bas, à Parasol.)  
Invitez-moi donc.

PARASOL, à part.

C'est un drôle de service que j'ai à faire.

MACROPHYLOS, à la comtesse.

Moi, la danse me laisse froid. Si on faisait quelques  
tours de roulette?

LA COMTESSE.

Si fait! Prince, êtes-vous en fonds?

MACROPHYLOS.

Tout en écus grecs.

LA COMTESSE, à Sautelacoupkoff.

Général! apportez donc l'écumoire dans le petit salon  
du fond. (A ses invités.) Mylord Dur, monsieur Barbillon,  
vous jouez, n'est-ce pas?

BARBILLON.

Sans doute!

LA COMTESSE.

Je ferai la banque!

MACROPHYLOS.

Honneur aux dames; mais à chacun son tour!

SAUTELACOUPKOFF, apportant la roulette au fond.  
Mesdames, messieurs, à vos ordres!

Il s vont au fond.

PITONNET prélude au piano.

En place!...

MARGUERITE.

Olympia, faites-nous vis-à-vis avec mylord.

LORD DUR, à part.

Je ne suis pas venu pour danser. (Haut.) Madame,  
permettez-moi de vous offrir un cavalier.

## OLYMPIA.

Monsieur, j'accepte.

Musique ; ils se placent et dansent.

BALANDARD, avec un plateau chargé de glaces, regardant danser Marguerite.

(A part.) Oh ! mais oui, je la reconnais, c'est bien elle, ma jolie soupeuse du Casino, aux bains de mer de Trouville, l'an passé ; mais alors elle n'avait pas de mère, Margot ! qui aimait bien les confitures et le vin de Champagne. Et moi aussi je t'ai fait danser. Et c'est elle qu'on me propose pour former des liens indissolubles. Toi héritière, toi noble ! jamais ! Tu es charmante, je l'avoue, mais... Je trouverais la plaisanterie mauvaise si elle n'était pas drôle. Et cette madame de Saint-Remy qui m'emballa dans cette société-là ! Comme on peut facilement tromper un honnête homme ! Quelle chance d'avoir été pris pour un domestique ! Ah ! mais je commence à m'amuser beaucoup ici ! Et ce garçon qui la fait danser ? Il a l'air de lui plaire. Ce M. Parasol, quelle touche ! Drôle de monde ! (Haut.) Mesdames, messieurs, des glaces ! pistache, vanille, chocolat, framboise ! (A Parasol.) Un verre de punch ! (A Marguerite.) Prenez donc un panaché, ma petite demoiselle, ne vous gênez pas. Faites donc comme chez vous ! Vous n'en mangez peut-être pas tous les jours.

MARGUERITE, laissant tomber la glace sur sa robe en le reconnaissant.

Arthur ! (Haut, se remettant.) Maladroit, vous m'avez tout jeté sur ma robe.

BALANDARD.

Pardon, ce n'est pas moi... Et puis, ça ne se voit pas, c'est de la même couleur que votre robe.

MARGUERITE.

Vous êtes bon, vous!

Elle rit et essuie sa jupe avec son mouchoir.

BALANDARD.

Je suis excellent, je vous assure... (A Parasol) Pardon, monsieur, tenez donc un peu ce plateau. (Il passe son plateau à Parasol.) Je vais vous aider.

Il essuie la robe avec sa serviette.

PARASOL.

Donnez donc, vous n'entendez rien au service, mon ami. (A part.) Je vais enfin pouvoir travailler.

LA COMTESSE, au fond.

Faites les jeux.

MACROPHYLOS.

Je fais cinquante écus grecs sur la rouge.

SAUTELACOUPOFF, à Parasol.

Faites-vous vingt-cinq louis sur la noire?

PARASOL.

Vingt-cinq centimes!

Il s'éloigne avec le plateau.

LORD D'UR.

Cent dollars sur la noire.

Il remonte.

OLYMPIA.

Tenu! (A Balandard.) Garçon, avancez-moi cinq louis pour entrer au jeu.

BALANDARD.

Vous plaisantez, belle dame! je ne les ai jamais eus. (A part.) Ça sent le grec ici!... (A Marguerite.) Voilà, la robe est essuyée!...

LA COMTESSE, au fond.

Les jeux sont faits. Rien ne va plus!

MARGUERITE, bas.

Arthur!

BALANDARD, de même.

Margot!

MARGUERITE.

Es-tu vraiment domestique?

BALANDARD.

Je fais l'intérim.

MARGUERITE.

Tu as mangé ta fortune? tu es ruiné?

BALANDARD.

Complètement.

MARGUERITE.

Et tu es entré à notre service?

BALANDARD.

Oui, pour ce soir.

MARGUERITE.

Tu t'es souvenu de moi. C'est gentil ça, mon petit, mais c'est impossible. Je vais me marier, c'est sérieux, une grande fortune, un grand nom, et tu comprends que nous ne pouvons plus nous revoir.

BALANDARD.

Je le comprends.

MARGUERITE.

Je ne peux pourtant pas te sacrifier mon avenir. Songe donc, un homme qui m'apporte quatre-vingt-dix mille livres de rente!

BALANDARD.

Oh! s'il est aussi riche que ça, n'hésite pas, épouse-le, je lui cède ma place.

MARGUERITE.

Tais-toi, on vient.

Il se séparent.

OLYMPIA, à part.

Qu'est-ce qu'elle complotte avec ce domestique ?  
L'hidalgo me plaît assez.

PARASOL, repassant avec son plateau.

Madame désire-t-elle une tasse de chocolat ?

OLYMPIA.

Comment, marquis, vous passez les rafraîchissements  
vous-même ? quelle idée ! quel rôle jouez-vous ?

PARASOL.

Madame, je ne m'appelle pas marquis, mais bien  
Parasol.

OLYMPIA.

Eh bien, monsieur de Parasol, je vous engage à avoir  
l'œil sur Marguerite. On vous mystifie, mon cher.

PARASOL.

Je ne sais pas si c'est moi ou d'autres ; mais pour sûr,  
il y a une balançoire ici.

OLYMPIA, montrant Balandard.

Vous ne voyez donc pas que cet homme-là est un  
faux domestique...

PARASOL.

Faut pas être bien malin pour s'apercevoir qu'il n'en-  
tend rien aux sorbets.

OLYMPIA.

Vous vous êtes fourvoyé... Marguerite n'a pas la for-  
tune que vous croyez, elle n'est pas plus noble que  
moi et il y a peut-être beaucoup à dire sur son passé.  
Enfin, vous êtes averti.

PARASOL.

Oh ! je ne me suis engagé que pour la soirée...

OLYMPIA.

En ce cas, mon cher, veuillez vous souvenir plus tard que c'est moi qui vous aurai ouvert les yeux, Olympia Nantouillet, rue de Trévis, 27; voici ma carte.

PARASOL.

Merci, madame, je ne la perdrai pas; mais je dois prévenir madame que, excepté le soir, je ne suis pas libre.

OLYMPIA.

Et le matin ?

PARASOL.

Oh ! le matin, impossible, je suis à mon ministère.

OLYMPIA.

Vous êtes ministre ?

PARASOL.

Non, je suis frotteur.

OLYMPIA.

Mon Dieu ! que vous êtes drôle !

Elle remonte.

PARASOL.

Qu'est-ce qu'elle a encore cette loquée-là ?

*La comtesse, Barbillon, Sautelacoupkoff, Macrophyllos, au fond.*

BARBILLON.

Dites donc, général, chaque fois que la bille roule, vous donnez un coup sous la table. C'est pas de jeu.

SAUTELACOUPKOFF.

Rien ne va plus ! Double zéro pour le banquier.

BARBILLON.

Ah ! c'est trop souvent aussi...

SAUTELACOUPKOFF.

Que prétendez-vous insinuer ?

BARBILLON.

Vous connaissez la mécanique ! Je suis volé comme dans un bois.

SAUTELACOUPOFF.

Monsieur !

BARBILLON.

Vous êtes un farceur !

MACROPHYLOS.

Messieurs, messieurs ! pas d'esclandre, il y a des dames.

SAUTELACOUPOFF.

C'est juste !... Faites les jeux.

BARBILLON.

Je ne fais plus rien du tout, je m'en vais.

Il sort.

LA COMTESSE.

Monsieur Pitonnet ! Une polka !... (A part.) Il faut faire diversion.

BALANDARD, à Marguerite.

Un tour de polka ?

MARGUERITE.

Tu es fou ? (A Parasol.) Mon ami... je suis à vous.

PARASOL, stupéfait.

Encore ?

MARGUERITE.

Oui, toute la vie...

BARBILLON, revenant, à Balandard.

Dites donc, garçon, j'avais un paletot tout neuf... je ne le retrouve plus.

BALANDARD.

Tout neuf ? On ne prend que ceux-là.

BARBILLON.

C'est donc une caverne !

Il sort. On sonne.

LA COMTESSE.

Cachez la roulette !

Pendant que l'on range au fond, Balandard qui a été ouvrir annonce :

C'est un notaire !

SAUTELACOUPKOFF, inquiet.

Un homme de loi ! Qu'est-ce qu'il veut ?

LA COMTESSE.

C'est M. Gratterole, mon notaire. Il est de très bon conseil et je veux le consulter à propos du mariage de Marguerite.

SAUTELACOUPKOFF.

Ah ! très bien ; ouf ! j'ai eu peur.

## SCÈNE XI

LE NOTAIRE, LES PRÉCÉDENTS.

LE NOTAIRE, un peu gris, son portefeuille sous le bras.

Madame la comtesse, je vous demande pardon d'être un peu en retard ; mais un dîner de corps qui s'est un peu prolongé... Enfin vous m'excuserez.

LA COMTESSE.

Asseyez-vous, je vous prie.

LE NOTAIRE, s'asseyant.

Voyons, de quoi s'agit-il ?... Vos domestiques sont venus ce soir déposer chez moi une assignation contre vous.

LA COMTESSE.

Quelle plaisanterie ! mes gens sont fous ! arrangez l'affaire !

LE NOTAIRE.

D'autant plus que ce n'est pas de mon ressort. J'ai renvoyé la chose par-devant qui de droit.

LA COMTESSE.

C'est bien, mais il s'agit de bien autre chose. Je vous ai fait prier de venir ce soir au sujet d'un mariage pour ma fille.

LE NOTAIRE.

Ah ! vous la mariez... fort bien ! Et contre qui ?

LA COMTESSE.

Contre ? avec un million ! Le voilà là-bas, près de Marguerite... Comme il a l'air distingué, n'est-ce pas ?

LE NOTAIRE.

J'ai la vue si basse... Mais allez au fait... Ce monsieur apporte un million et Marguerite ?... zéro.

LA COMTESSE.

A peu près... Vous comprenez donc qu'il s'agirait de dresser le contrat de telle sorte que l'avenir de ma fille fût assuré.

LE NOTAIRE.

Nous allons voir ça... J'ai toujours du papier timbré et tout ce qu'il faut pour écrire avec moi. (Il cherche dans sa serriette.) J'aurai bientôt bâclé un projet de contrat... il n'y aura que des blancs à remplir... Où me mettrai-je ?

LA COMTESSE, à Balandard :

Garçon ! approchez une table.

BALANDARD, apportant une table.

Voilà ! Monsieur ne désire rien autre ?

LE NOTAIRE.

Si fait, un verre de quelque chose... j'ai mangé poivré à ce diable de dîner, et j'ai une soif de Polichinelle.

BALANDARD, à part.

Il a l'air d'avoir pourtant assez bu. (Haut.) Monsieur désire un verre d'eau sucrée?

LE NOTAIRE.

De l'eau ! c'est bien froid sur l'estomac.

BALANDARD.

Un verre de punch ?

LE NOTAIRE.

Oui ! (A part.) Ça me dissipera peut-être mon mal de tête. (Haut, cherchant dans ses papiers.) Cejourd'hui, etc., etc... ; à la requête de M. Baptiste Labranche et demoiselle Javotte... C'est votre assignation.

LA COMTESSE.

Faites-en des papillotes pour votre perruque.

LE NOTAIRE.

Ma perruque ? Est-ce que j'ai l'air d'en avoir une ?

LA COMTESSE.

Oh ! non.

BALANDARD, apportant un verre de punch.

Monsieur !...

LE NOTAIRE, avalant d'un trait le contenu de son verre.

Ah ! excellent punch !

BALANDARD.

Monsieur ne récidive pas ?

LE NOTAIRE.

Oui, tout à l'heure... (il écrit.) Cejourd'hui... etc., pardevant nous, M<sup>e</sup> Gratterole, notaire, demeurant à Paris, rue du Papier-Timbré, etc., etc. Ont comparu :

Demoiselle Marguerite de Valtreuse, née à Paris (Seine), de madame sa mère et de M. son père inconnu, fille mineure...

LA COMTESSE.

Elle est majeure, mais vous pouvez laisser...

LE NOTAIRE.

Française, saine de corps et d'esprit, d'une part... et M. le... (A Parasol.) monsieur, là-bas, votre nom, s'il vous plait?

PARASOL.

Boniface Parasol.

LA COMTESSE, au notaire.

Il est Espagnol et marquis.

LE NOTAIRE.

Je le veux bien !... Et le marquis Bonifacio Parasolos, d'autre part, célibataire, né en Espagne ou autres lieux. Êtes-vous parent du détroit de Bonifacio?

PARASOL.

Permettez... j'ai une petite observation à vous faire...

LE NOTAIRE.

Je ne permets pas ! Silence ! du sexe... du sexe... (Sa perruque tombe et lui bouche les yeux.) Ah ! mon Dieu ! je n'y vois plus ! Vous avez éteint le lustre !... je suis aveugle.

BALANDARD, lui remettant sa perruque.

Non, monsieur, c'est votre faux toupet.

LE NOTAIRE.

Merci, jeune homme, tu m'as sauvé la vue ! Quels sont les témoins ?

LA COMTESSE.

C'est madame de Saint-Remy. (A part.) Mais où est-elle ? Que fait-elle ? Pourquoi n'est-elle pas ici ?

LE NOTAIRE, écrivant.

Assisté de madame de Saint-Remy, également du sexe masculin.

LA COMTESSE.

Pardon, c'est une dame.

LE NOTAIRE.

Alors, jusqu'à preuve contraire! l'autre témoin?  
(Sa perruque tourne encore.) Ah! encore une ophtalmie! Je deviens décidément aveugle...

BALANDARD.

Non, c'est votre perruque.

Il la lui remet.

LE NOTAIRE.

Merci, mon ami, l'autre témoin?

SAUTELACOUPKOFF.

C'est moi, monsieur.

LE NOTAIRE.

Votre nom?

SAUTELACOUPKOFF.

Babyas, prince de Sautelacoupkoff.

LE NOTAIRE.

L'autre témoin, Babylone de la Tour Malakoff, également du sexe féminin.

SAUTELACOUPKOFF.

Je réclame.

LE NOTAIRE.

Plus tard! ne me troublez pas, je le suis déjà assez...  
Votre profession?

SAUTELACOUPKOFF.

Prince, parbleu!

LE NOTAIRE, écrit.

Prince Parbleu... (A part.) Mon Dieu! que j'ai mal à la tête!... (Haut.) Lesquels ont, par ces présentes, réglé les

conditions civiles de leur mariage qu'ils entendent célébrer et achever à la mairie de leur paroisse en présence des témoins instrumentaires dont les noms figurent au bas dudit acte, dont acte.

LA COMTESSE.

Si vous faisiez signer tout de suite les futurs et les témoins, puisqu'ils sont tous là ?

LE NOTAIRE.

Au fait, ça m'éviterait la peine de revenir.

LA COMTESSE.

Mais je ne vois figurer sur ce contrat aucune clause d'apport de dot.

LE NOTAIRE.

C'est probablement un oubli... Je vais faire un renvoi à Parasolos... lequel reconnaît en dot à demoiselle Marguerite... la somme de...

LA COMTESSE.

Mettez cinq cent mille francs !

LE NOTAIRE écrit.

Voilà ! Maintenant, mademoiselle l'épouse, veuillez signer...

MARGUERITE.

Où ?

LE NOTAIRE.

Ici ! et à ce renvoi important, là !

Marguerite signe.

LE NOTAIRE, tendant la plume à Parasol.

A vous, jeune hidalgo, veuillez signer.

PARASOL.

Je ne sais pas écrire.

LE NOTAIRE.

Ça ne fait rien, signez en espagnol.

PARASOL.

Qui ? quoi ? Permettez !

BALANDARD, bas à Parasol.

Taisez-vous donc ! On joue une charade.

PARASOL.

Une charade?... Qu'est-ce que c'est que ça ?

LA COMTESSE, s'adressant à tous.

Permettez-moi, mes amis, de vous faire part de toute ma joie !

MACROPHYLOS.

Madame, recevez mes compliments.

SAUTELACOUPOFF.

Mademoiselle, mes félicitations sincères.

OLYMPIA.

Chère Marguerite, chère comtesse ! (Avec une révérence.)  
Monsieur le marquis !

PARASOL, à part.

Ils sont fous ! Et pas moyen de placer un mot.

On sonne. Balandard va ouvrir et annonce madame de Saint-Remy.

## SCÈNE XII

MADAME DE SAINT-REMY, LES PRÉCÉDENTS.

MADAME DE SAINT-REMY.

Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est vous, monsieur Balandard, qui ouvrez les portes et sous cette livrée ?...

BALANDARD.

Une fantaisie de la maîtresse de la maison.

LE NOTAIRE, à melame de Saint-Remy.

Savez-vous signer ?

MADAME DE SAINT-REMY.

Certainement que je sais signer... Pourquoi faire ?  
Quelle vente faites-vous donc ?

LE NOTAIRE.

Mais pour le contrat de...

MADAME DE SAINT-REMY.

Le contrat de qui ?

LE NOTAIRE.

Mais celui de mademoiselle de Valtreuse et du marquis Bonifacio Parasolos.

MADAME DE SAINT-REMY.

Mais Boniface Parasol, et non Bonifacio, n'est pas marquis, mais simplement un domestique de place. Le jeune homme dont je vous avais parlé, c'est M. Arthur Balandard ; le voici !

Mouvement de surprise parmi les assistants.

LA COMTESSE, se laissant tomber sur un fauteuil.

Quel impair !

OLYMPIA.

Quelle dégringolade ! Et moi qui faisais des frais... pour... un frotteur !

LA COMTESSE.

Le contrat pourrait servir tout de même. Il n'y aurait que les noms à changer ? n'est-ce pas, notaire ?

LE NOTAIRE.

Si vous le désirez...

BALANDARD.

Vous plaisantez agréablement... mais, en bonne conscience, je ne peux pas épouser la fiancée de... M. Parasol.

PARASOL.

Cette demoiselle ne m'est de rien ! je suis marié depuis quatorze ans et j'ai sept enfants, je n'ai pas à me plaindre de ma'me Parasol.

LE NOTAIRE.

Que diable ! il fallait le dire plus tôt.

PARASOL.

Et le moyen ? C'est pas un notaire, c'est un chemin de fer.

LE NOTAIRE.

Alors il n'y a rien de fait.

Il déchire le contrat.

MADAME DE SAINT-RÉMY, à part.

C'est une affaire manquée. (A Parasol) Après un pareil esclandre, Parasol, je vous engage à vous retirer

PARASOL.

Avec plaisir, madame. (A Balandard.) Monsieur, je suis fâché de ce qui arrive, mais vous avez pu voir vous-même s'il y avait moyen de placer une observation.

BALANDARD.

Mon brave, je ne vous en veux pas, au contraire.

PARASOL.

Monsieur est bien bon !... Si monsieur voulait accepter quelque chose, sans façon, chez le mastroquet du coin.

BALANDARD, riant.

Une autre fois, je ne dis pas non ; mais ce soir, c'est moi qui vous invite à souper à mon hôtel.

PARASOL.

Je suis aux ordres de monsieur... Je vais chercher un flacre...

BALANDARD.

C'est inutile... j'ai mon coupé.

PARASOL.

Je vais faire avancer.

Il sort.

BALANDARD, ôtant sa livrée, à la comtesse.

Madame, je vous rends votre livrée et en vous remerciant de votre bonne soirée. (A part.) Pourvu que je retrouve mon habit!...

Il sort.

OLYMPIA.

Si je filais aussi? (A Marguerite.) Bonne nuit, madame la marquise de Parasolos.

E le sort.

MARGUERITE.

Bonsoir, espèce de grue! Ah! j'étouffe, mon diner ne passe pas. J'en ferai une maladie! Ah! maman, je meurs!

Elle tombe, les jambes en l'air sur le piano en gigotant sur le clavier qui joue un air. La comtesse, Sautelacoupkoff, Macrophyllos s'empresent autour de Marguerite.

MACROPHYLLOS.

Elle fait la carpe, apportez un pot d'eau.

SAUTELACOUPKOFF.

Grattons-lui la plante des pieds. Otons-lui son corset.

LA COMTESSE.

Polisson! Laissez-la tranquille.

MACROPHYLLOS.

Alors, faisons encore un tour de roulette pour la remettre.

LA COMTESSE.

Mais il n'y a plus personne à rincer.

SAUTELACOUPKOFF.

Et le notaire qui dort là-bas?

LA COMTESSE.

C'est une idée lumineuse. — Allons-y!

On sonne.

Qui est-ce qui vient encore?

Elle va ouvrir.

SCÈNE XIII

BAPTISTE, LES PRÉCÉDENTS.

LA COMTESSE.

Ah! c'est vous, Baptiste, vous venez me faire des excuses?

BAPTISTE.

Madame en aura. (Il va au fond et ouvre la porte.) Entrez, messieurs.

SCÈNE XIV

UN COMMISSAIRE, DEUX AGENTS DE POLICE,

à chaque porte, LES PRÉCÉDENTS.

LE COMMISSAIRE.

Au nom de la loi! que personne ne sorte!

LA COMTESSE.

Filons!...

LE COMMISSAIRE.

Les issues sont gardées... (A la comtesse.) Fille Tiroux, connue sous le faux nom de comtesse de Valtreuse, au nom de la loi, je vous arrête, vous et vos acolytes, comme tenant un tripot.

LE NOTAIRE, s'éveillant.

Qu'est-ce qu'il y a?

LA COMTESSE.

Nous sommes pincés.

LE NOTAIRE.

Ah mais! ça n'est pas drôle pour un notaire!

BAPTISTE.

C'est moi qui ai l'honneur de faire coffrer madame en prison.

LA COMTESSE.

Canaille! tu m'y suivras. Monsieur le commissaire, cet homme est mon complice.

LE COMMISSAIRE, à Baptiste.

Au nom de la loi, je vous arrête aussi.

BAPTISTE.

Je ne m'attendais pas à celle-là! Et ma candidature?

Rideau.

---